

Du 4 au 10 décembre 2002
Tous les Mercredis
GRATUIT

N°47

VENTILO



AutoPartage[®]

Provence



l'auto pas perso

Location de voitures à l'heure

Avec le soutien de :



e-mail <contact@autopartage-provence.com> http : //www.autopartage-provence.com/  **N° Vert 0 800 500 580**

Grand Marnier®



GRAND COSMOPOLITAN. Dans un shaker, verser 2 cl de GRAND MARNIER® Cordon Rouge, 3 cl de vodka, 2 cl de jus d'aireselles et un trait de citron vert. Frapper et servir dans un verre à cocktail.

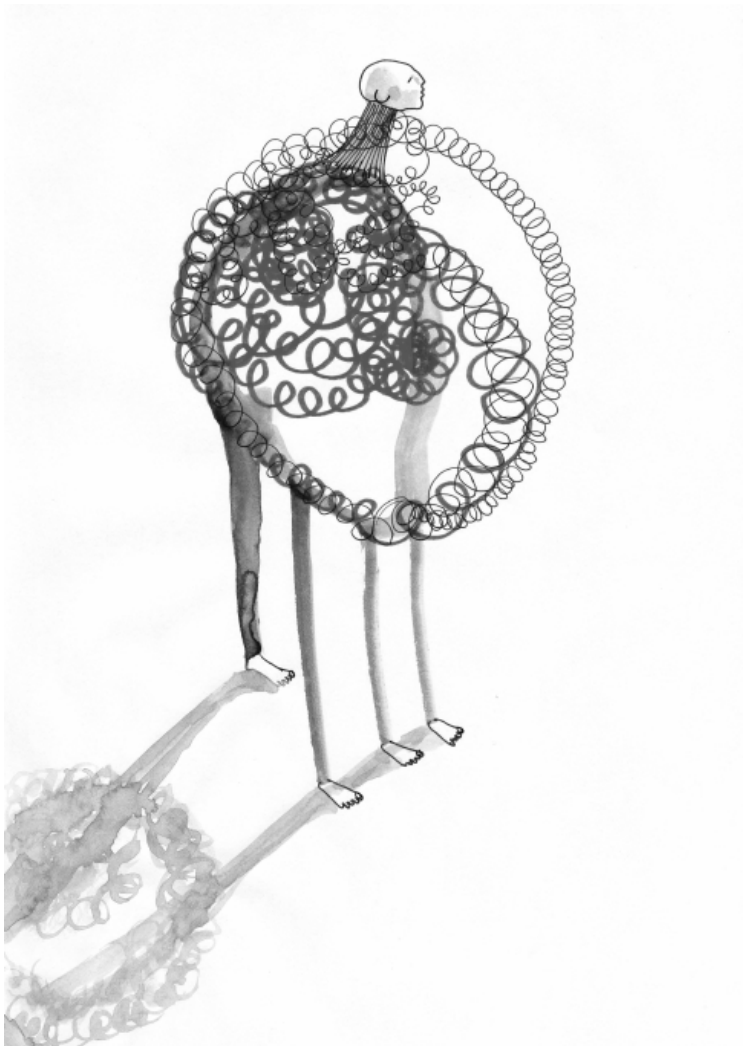
L'Art du Cocktail



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ À CONSOMMER AVEC MODÉRATION



Edito

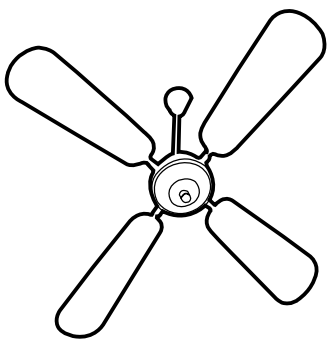


Jean-François Desserre

3 millions d'euros, 60 à 80 caméras-miniatures situées dans l'hyper centre pouvant zoomer à 300 mètres, tel est le cauchemar totalitaire qui deviendra triste réalité en 2004, un projet voté haut la main au conseil municipal grâce à l'appui des voix... socialistes. Bravo les gars, et merci. Preuve que l'UMP, c'est pas assez ambitieux comme regroupement politique. Vivement le parti unique ! Plutôt que la Maison Bleue, ça s'appellerait le Stalag Fuchsia, ou le Goulag Lilas, c'est plus glamour. Pour les impatientes de l'avènement du nouveau Reich millénaire, nos édiles ont même prévu une mise en bouche (ou plutôt en œil) consistant à installer quatre ou cinq caméras à Noailles («no eye» ?), histoire « d'expérimenter ». Oui, mais quoi ? A la limite, on aurait compris que les écolos votent pour (ils se sont opposés, tout comme les communistes), car le dispositif va effectivement permettre de procéder au recensement des populations de cafards et de rats qui prospèrent dans le quartier, un régal de zoologue. Alors, réfléchissons un peu : et si c'était plutôt pour les vendeurs de clopes à la sauvette qui dealent autour du sympathique marché des Capucins ? Vous savez, les « Malbrro » à 2,5 € le paquet. Tant qu'on est lancé, grillons encore un ou deux neurones. Pourquoi y a-t-il de la contrebande de cigarettes ? Parce que les pauvres se démerdent comme ils peuvent, et que les cigarettes du commerce sont trop chères. Pourquoi ? Parce qu'elles sont assujetties aux taxes de l'Etat qui les mettent hors de prix. Pourquoi ? C'est censé être dissuasif : chaque fois que tu allumes une tige, tu as l'impression de te la jouer Gainsbarre en cramant cent euros, et du coup tu te remets (en théorie) au bilboquet... Et puis le tabagisme coûte cher à la société, il faut financer tous les traitements anticancéreux. Pourquoi ? Parce que la société, elle a besoin de toi, camarade. Faut que tu sois productif, et en bonne santé pour consommer⁽¹⁾. Pour acheter des clopes, par exemple. Pourquoi ? Parce que comme ça, t'es un cow-boy, un héros, une femme émancipée. Et puis, c'est stressant, de vivre dans une société comme ça. Alors, la clope, ça calme. Mais voilà, avec ce système qui se mord la queue, y en a qui essaient d'en profiter, et fourguent des clopes détaxées, permettant aux pauvres de se choper un cancer au rabais ; autant de fric qui ne va pas dans la poche de l'Etat. Du coup, on va les surveiller, ces voyous. On les fout dans le Loft d'autorité. Bientôt, on sera tous derrière un écran, à se branler d'une main, la matraque dans l'autre. Surveiller et jouir, aurait pu dire Foucault.

Philippe Farget

(1) Voir dossier p. 4 et 5



Ventilo, hebdo gratuit culturel et citoyen.
 Editeur : Association Frigo
 Adresse postale : 68, cours Julien
 13006 Marseille
 Accueil : 3 square Stalingrad 1^{er}
 Fax : 04 91 08 79 91
 Commercial : pub@ventilo.fr.fm
 Rédaction : redac@ventilo.fr.fm

Directeur de la publication
 Laurent Centofanti (04 91 08 79 30)
Rédacteur en chef
 Philippe Farget (04 91 50 28 76)
Responsable culture
 Cynthia Cucchi
Responsable musique
 PLX
Rédacteurs
 Stéphanie Charpentier, Cédric Lagandré
Graphisme et maquette
 Didier Ilouz & Cynthia Cucchi
Communication-diffusion
 Aurore Simonpoli (04 91 08 37 59)
Chef de publicité
 Gauthier Aurange (04 91 50 83 79)
Responsable technique, webmaster
 Damien Boeuf
Ont collaboré à ce numéro
 Emmanuelle Botta, Tina Gerhäuser,
 Magali Triano, Fabienne Arcos,
 Olivier Abram, Emmanuel Germond
Illustrations
 Jean-François Desserre, Thierry Daniel
Couverture
 Damien Boeuf
Impression et flashage 0
 Panorama offset,
 169, chemin de Gibbes, 13014 Marseille
Dépôt légal à parution ISSN en cours

Les informations pour l'agenda doivent nous parvenir au plus tard le lundi midi. Merci !

p.4/5 Dossier



La maladie de la santé
 A la vie, à la mort
 Nouvel eugénisme marchand
 Le temps du sida

p.6/7 Culture

3 questions à... Marc Ripoll (Festival Tous Courts)
 Créée, Le ménage de Caroline au Massalia, L'Eveil du printemps à la
 Tours de scènes : S. & W. Vasulka, Skappa !, Lo'Jo à l'Affranchi,
 Chanson française au Poste à Galène

p. 8/9 Cinéma

Le bruit et l'odeur
 La vie nouvelle
 Ivre de femmes et de peinture

p. 10/12 L'Agenda

Dans les parages
 5 Concerts à la Une
Electra-ménagés
 Galettes

p. 13 Expos

Michèle Sylvander/ Lee Bul

p. 14

Petites annonces
 Courrier des lecteurs



La maladie de la santé

La santé n'est pas l'aboutissement du souci du corps, elle en est la maladie, la plaie : elle le dirige et le force à correspondre aux règles les plus contrariantes... En vue de quoi ? Le bien public, la bonne santé, du moins est-ce ce qu'on nous dit... mais derrière ces notions ne se cache qu'à moitié la persistance larvaire du squelette religieux



Thierry Daniel

nique... même le catholicisme lors de son règne le plus obscur ne rêvait pas d'un meilleur régime d'exécution des peines : qu'est-ce que les trois *Pater* et quatre *Ave* contre la certitude d'une souffrance suivant la commission de la faute ? Rien, ou presque... Dieu perd des arguments.

Mon corps est un étranger

Le corps, secondaire dans un premier temps, subordonné à l'âme et à son cheminement jusqu'au divin, est devenu principal ; il a pris en importance et c'est sur son dos que se joue l'accession à la pureté. Mais en même temps il est devenu social. On ne dispose pas de sa propre santé, de la même manière qu'on ne disposait pas des règles assurant son propre salut ; la même indisponibilité des critères règne. On n'est pas plus responsable de son salut que de sa santé. Une telle idée se retrouve directement dans notre propre législation sur le corps : celui-ci est présumé « donné à la science ». La théorie sous-jacente à une telle doctrine est que le corps appartient à la société et qu'il est naturel qu'il continue de lui appartenir même après la mort. Seule la volonté explicite ou non du défunt, ou à défaut celle que sa famille lui prête, permettent de déroger à cette utilisation de son corps. On n'est que le dépositaire de son corps, si bien que l'adjectif possessif semble superflu : son corps est toujours un corps avant d'être le sien... C'est presque un étranger, c'en est un quasi... sa différence ne se fait jour qu'avec la mort. Cette dépossession du corps se joue aussi par l'intermédiaire de la grande sécurité sociale ; son nom même ne trompe pas : la santé est une sécurité, c'est un état sécuritaire qu'il faut préserver. D'où l'intérêt du système mutualiste qu'elle met en œuvre : il faut couvrir l'ensemble des frais de santé, sans que cette couverture dépende des capacités financières de celui qui les engage. La sécurité sociale taxe donc également chacun, et répartit les fonds ainsi recueillis en fonction des besoins, quitte à ce que ses bénéficiaires ne soient pas eux-mêmes des cotisants (CMU). C'est toute la société qui prend soin des corps qu'elle a à sa charge. Le corps est, à proprement parler,

un bien public. Les dangers de la privatisation du système de santé apparaissent alors clairement : si l'intensité des remboursements dépend de la maison dans laquelle on cotise, la qualité de notre santé dépend de nos possibilités de paiement. Sont-elles maigres et nous voilà contraint d'avoir un remboursement plus léger. Tout autre aurait été la solution si ces capacités avaient été immenses... Par ailleurs, cela aboutirait à faire du corps non plus une propriété publique, mais la propriété de sa classe sociale. Aux riches, la bonne santé, aux pauvres le reste.

Paye, c'est pour ton bien

Le souci du corps est donc une préoccupation tout autant sociale que l'était la morale. Et si bien que la santé devient elle aussi une préoccupation sociale... L'Etat n'a de cesse de le rappeler : le caractère public du corps et de la santé, le désir de nous donner une bonne santé est le prétexte qui lui permet de se mettre en avant ; il se montre, et nous montre quel est le bon sens, le bon choix en vue du bon ordre. Que ce soit en taxant ou en re-taxant les produits dits toxiques, et qu'ils le soient ou non, ou que ce soit en rendant obligatoire la ceinture de sécurité : c'est pour notre bien être que l'Etat est là ; le monstre devient mère, il change de tablier afin d'éviter qu'il nous arrive malheur par la faute de produits que nous connaissons mal. Le gentil garçon... mais il ne travaille pas pour notre bonheur ; on ne paye pas l'Etat avec un sourire... car les sourires ne produisent rien. Non, si l'Etat a tant ce souci c'est en vue de la bonne santé, et la bonne santé, c'est avant tout la condition d'une bonne productivité. Le souci de l'Etat c'est sa perpétuation, et sa perpétuation passe par-là. Une bonne santé fait une meilleure assiette à l'impôt que la dépression du péquin... et en plus, s'il nique, et qu'il nique en bonne santé, il nous fait de joyeux contribuables... sympathique Etat, notre souffrance le dessert... il le sait et fait avec... A ce rythme-là, Dieu était plus sympathique : on ne le voyait pas.

Olivier Abram

Illustration : Thierry Daniel. Exposition à la Passerelle, rue des Trois Rois 6^e jusqu'au 6/12

La santé se donne d'abord comme sainteté. Sain et saint restent longtemps affiliés, et leur séparation ne se constate qu'au dix-huitième. A partir de là, des lettres s'insèrent entre les similitudes visibles des deux notions, jusqu'à en faire des mots presque différents ; leur allure devient autre. On ne les reconnaît plus comme alliés. Un « t » se glisse à la fin de sain et s'identifie avec la sainteté ; elle, la sainteté, du coup se sépare, devient l'inaccessible, alors que la santé... rien de plus proche, rien de plus humain : presque Dieu sur terre. Pareillement, sanctification, devenir sain, en bonne santé, devient sanctification. Le « c » change la physionomie et l'affiliation. Mais ces chirurgies ne peuvent oblitérer la proximité de saint et de sain : être sain, c'est être en correspondance avec sa propre harmonie, quelle qu'elle soit. Que celle-ci prenne sa source dans le cosmos, ou qu'elle la prenne dans l'ordre interne des organes, c'est le même but qui est visé ; seule la référence a changé. Désormais, on n'est plus sain en référence à la morale, à l'éthique, ou en vue d'une vie éternelle, on est sain en référence à la perfection organique. Qu'a-t-on gagné à ce petit jeu ? Pas grand-chose, les visières ont supplanté l'encens, et on a coupé court à une certaine acception du rapport à soi et à Dieu : l'homme est devenu responsable du critère de la santé. Mais attention, pas le péquin... l'Homme avec grand H et tout et tout... de cette Homme dont on fait des définitions... et techniques... et compliquées...

La puissance de la règle

Car si le critère par rapport auquel on se trouve être sain(t) devient plus humain, cela ne signifie pas qu'il devienne plus accessible, et encore moins individuel ; on n'est pas devenu responsable de sa propre sanctification... on n'a pas le choix de sa loi. C'est la société, le bardas des médecins en tête, qui constitue les nouveaux critères de la santé. La technique se met au service de la sainteté, et de la même manière qu'avec la morale et ses lois, des règles apparaissent, et comme pour la morale, leur transgression est synonyme d'exclusion, de mort et de rejet. Mais la technique a offert aux lois de la médecine un gain considérable en efficacité : leur violation ne demande plus la mise en œuvre d'un quelconque tribunal ; il n'y a pas de jugement, pas plus de for externe que de for interne... Il n'y a que le couperet de la mauvaise santé, de la maladie et de la mort. Il n'y a pas de meilleure sanction contre celui qui utilise mal son capital orga-

Nouvel eugénisme marchand

Bienvenue dans le meilleur des mondes ! Huxley en a cauchemardé, la technoscience l'a fait. Zut, il y a encore un grain de sable dans le système : la conscience. Celle de Jacques Testart, par exemple

Père scientifique du premier bébé-éprouvette et directeur de recherche à l'INSERM, Jacques Testart, par un beau matin de 1988, a pris un peu de recul en décollant les yeux des binoculaires de son microscope, ce qui le conduisit à une démission fracassante de ses fonctions. Il constatait entre autres, selon l'heureuse formule de Jung, que le « *matérialiste est un métaphysicien malgré lui* ». S'attaquant aux préjugés de la science, à la foi des Diafoirus qui ne dit pas son nom, Testart montre que celle-ci est intrinsèquement liée à un autre dogmatisme, le libéralisme : « *mystique du gène et marchandisation du vivant* » — c'est le titre de la conférence qu'il donnera le 19/12 à l'Hôtel du département — marchent main dans la main. C'est dans *Des hommes probables*⁽¹⁾, qu'il dénonce l'usurpation de la « *génétomanie* », qui tire les ficelles des angoisses et espoirs du grand public pour drainer des milliards d'euros de crédits alloués à une recherche amplement inféodée aux sociétés privées, dont le but est avant tout la conquête de nouveaux marchés : « *il est évident que les priorités accordées aux actions technoscientifiques ne sont pas déterminées à la lumière des mi-*



Jacques Testart

sères du monde, mais à celles des profits escomptés ». Plutôt que la science, Testart préfère en effet évoquer la technoscience, purement utilitariste. Car le chercheur d'aujourd'hui est avant tout un technicien supérieur auquel on demande d'appliquer des savoirs, et non de faire des découvertes. Le biologiste n'y va pas avec le dos du scalpel : il lit l'avènement d'un nouvel eugénisme marchand, celui que l'on voit déjà à l'œuvre en agriculture avec les OGM, et toutes les conséquences immaîtrisées d'une vue basse et à court terme. Ainsi, le DPI (diagnostic préimplantatoire) « *peut conduire à l'exclusion indolore d'enfants potentiels nombreux* ». En effet, il n'est pas impensable que l'on puisse par exemple choisir la couleur des yeux des enfants, et au bout du compte, voir le « *racisme du gène remplacer scientifiquement le racisme de la peau ou de l'origine* ». Le salut serait-il du côté de l'éthique ? Pas si simple : consultant du Comité national d'éthique, Testart estime

que ces organismes sont de peu de poids, tout aussi soumis au dogme naïf du progrès. Et au final, les « *choix de rentabilité et de puissance l'emportent toujours sur les arguments scientifiques* ». Riche et profonde, la critique de Testart embrasse la société dans son ensemble, ne restant pas confinée aux questions biologiques. Quant à « *l'homme probable* » qui se dessine à l'horizon, c'est pas joli-joli : médiocre, soumis, un « *homme sans qualités* » à la Musil, qui fait également penser au dernier homme nietzschéen qui a « *inventé le bonheur et cligné de l'œil* ». Pas de bol, notre philosophe (qui préféra mourir en 1900 plutôt que de voir ça) estime aussi que « *le dernier des hommes est celui qui dure le plus longtemps* ». ... Bref, on n'est pas sorti de l'auberge, mais c'est pas une raison pour ne pas foutre le bordel. Continue, Jacques.

Philippe Farget

(1) *Des hommes probables. De la procréation aléatoire à la reproduction normative.* (Seuil, 1999).

Mystique du gène et marchandisation du vivant, conférence de Jacques Testart, proposée par Echanges et diffusion des savoirs. Jeudi 19/12 à 18h45. Entrée libre. Hôtel du département, 52 av. de Saint-Just, 4^e. Rens. 04 96 11 24 50



La maladie de la santé

La santé n'est pas l'aboutissement du souci du corps, elle en est la maladie, la plaie : elle le dirige et le force à correspondre aux règles les plus contrariantes... En vue de quoi ? Le bien public, la bonne santé, du moins est-ce ce qu'on nous dit... mais derrière ces notions ne se cache qu'à moitié la persistance larvaire du squelette religieux



Thierry Daniel

nique... même le catholicisme lors de son règne le plus obscur ne rêvait pas d'un meilleur régime d'exécution des peines : qu'est-ce que les trois *Pater* et quatre *Ave* contre la certitude d'une souffrance suivant la commission de la faute ? Rien, ou presque... Dieu perd des arguments.

Mon corps est un étranger

Le corps, secondaire dans un premier temps, subordonné à l'âme et à son cheminement jusqu'au divin, est devenu principal ; il a pris en importance et c'est sur son dos que se joue l'accession à la pureté. Mais en même temps il est devenu social. On ne dispose pas de sa propre santé, de la même manière qu'on ne disposait pas des règles assurant son propre salut ; la même indisponibilité des critères règne. On n'est pas plus responsable de son salut que de sa santé. Une telle idée se retrouve directement dans notre propre législation sur le corps : celui-ci est présumé « donné à la science ». La théorie sous-jacente à une telle doctrine est que le corps appartient à la société et qu'il est naturel qu'il continue de lui appartenir même après la mort. Seule la volonté explicite ou non du défunt, ou à défaut celle que sa famille lui prête, permettent de déroger à cette utilisation de son corps. On n'est que le dépositaire de son corps, si bien que l'adjectif possessif semble superflu : son corps est toujours un corps avant d'être le sien... C'est presque un étranger, c'en est un quasi... sa différence ne se fait jour qu'avec la mort. Cette dépossession du corps se joue aussi par l'intermédiaire de la grande sécurité sociale ; son nom même ne trompe pas : la santé est une sécurité, c'est un état sécuritaire qu'il faut préserver. D'où l'intérêt du système mutualiste qu'elle met en œuvre : il faut couvrir l'ensemble des frais de santé, sans que cette couverture dépende des capacités financières de celui qui les engage. La sécurité sociale taxe donc également chacun, et répartit les fonds ainsi recueillis en fonction des besoins, quitte à ce que ses bénéficiaires ne soient pas eux-mêmes des cotisants (CMU). C'est toute la société qui prend soin des corps qu'elle a à sa charge. Le corps est, à proprement parler,

un bien public. Les dangers de la privatisation du système de santé apparaissent alors clairement : si l'intensité des remboursements dépend de la maison dans laquelle on cotise, la qualité de notre santé dépend de nos possibilités de paiement. Sont-elles maigres et nous voilà contraint d'avoir un remboursement plus léger. Tout autre aurait été la solution si ces capacités avaient été immenses... Par ailleurs, cela aboutirait à faire du corps non plus une propriété publique, mais la propriété de sa classe sociale. Aux riches, la bonne santé, aux pauvres le reste.

Paye, c'est pour ton bien

Le souci du corps est donc une préoccupation tout autant sociale que l'était la morale. Et si bien que la santé devient elle aussi une préoccupation sociale... L'Etat n'a de cesse de le rappeler : le caractère public du corps et de la santé, le désir de nous donner une bonne santé est le prétexte qui lui permet de se mettre en avant ; il se montre, et nous montre quel est le bon sens, le bon choix en vue du bon ordre. Que ce soit en taxant ou en re-taxant les produits dits toxiques, et qu'ils le soient ou non, ou que ce soit en rendant obligatoire la ceinture de sécurité : c'est pour notre bien être que l'Etat est là ; le monstre devient mère, il change de tablier afin d'éviter qu'il nous arrive malheur par la faute de produits que nous connaissons mal. Le gentil garçon... mais il ne travaille pas pour notre bonheur ; on ne paye pas l'Etat avec un sourire... car les sourires ne produisent rien. Non, si l'Etat a tant ce souci c'est en vue de la bonne santé, et la bonne santé, c'est avant tout la condition d'une bonne productivité. Le souci de l'Etat c'est sa perpétuation, et sa perpétuation passe par-là. Une bonne santé fait une meilleure assiette à l'impôt que la dépression du péquin... et en plus, s'il nique, et qu'il nique en bonne santé, il nous fait de joyeux contribuables... sympathique Etat, notre souffrance le dessert... il le sait et fait avec... A ce rythme-là, Dieu était plus sympathique : on ne le voyait pas.

Olivier Abram

Illustration : Thierry Daniel. Exposition à la Passerelle, rue des Trois Rois 6^e jusqu'au 6/12

La santé se donne d'abord comme sainteté. Sain et saint restent longtemps affiliés, et leur séparation ne se constate qu'au dix-huitième. A partir de là, des lettres s'insèrent entre les similitudes visibles des deux notions, jusqu'à en faire des mots presque différents ; leur allure devient autre. On ne les reconnaît plus comme alliés. Un « t » se glisse à la fin de sain et s'identifie avec la sainteté ; elle, la sainteté, du coup se sépare, devient l'inaccessible, alors que la santé... rien de plus proche, rien de plus humain : presque Dieu sur terre. Pareillement, sanctification, devenir sain, en bonne santé, devient sanctification. Le « c » change la physionomie et l'affiliation. Mais ces chirurgies ne peuvent oblitérer la proximité de saint et de sain : être sain, c'est être en correspondance avec sa propre harmonie, quelle qu'elle soit. Que celle-ci prenne sa source dans le cosmos, ou qu'elle la prenne dans l'ordre interne des organes, c'est le même but qui est visé ; seule la référence a changé. Désormais, on n'est plus sain en référence à la morale, à l'éthique, ou en vue d'une vie éternelle, on est sain en référence à la perfection organique. Qu'a-t-on gagné à ce petit jeu ? Pas grand-chose, les visières ont supplanté l'encens, et on a coupé court à une certaine acception du rapport à soi et à Dieu : l'homme est devenu responsable du critère de la santé. Mais attention, pas le péquin... l'Homme avec grand H et tout et tout... de cette Homme dont on fait des définitions... et techniques... et compliquées...

La puissance de la règle

Car si le critère par rapport auquel on se trouve être sain(t) devient plus humain, cela ne signifie pas qu'il devienne plus accessible, et encore moins individuel ; on n'est pas devenu responsable de sa propre sanctification... on n'a pas le choix de sa loi. C'est la société, le bardas des médecins en tête, qui constitue les nouveaux critères de la santé. La technique se met au service de la sainteté, et de la même manière qu'avec la morale et ses lois, des règles apparaissent, et comme pour la morale, leur transgression est synonyme d'exclusion, de mort et de rejet. Mais la technique a offert aux lois de la médecine un gain considérable en efficacité : leur violation ne demande plus la mise en œuvre d'un quelconque tribunal ; il n'y a pas de jugement, pas plus de for externe que de for interne... Il n'y a que le couperet de la mauvaise santé, de la maladie et de la mort. Il n'y a pas de meilleure sanction contre celui qui utilise mal son capital orga-

Nouvel eugénisme marchand

Bienvenue dans le meilleur des mondes ! Huxley en a cauchemardé, la technoscience l'a fait. Zut, il y a encore un grain de sable dans le système : la conscience. Celle de Jacques Testart, par exemple

Père scientifique du premier bébé-éprouvette et directeur de recherche à l'INSERM, Jacques Testart, par un beau matin de 1988, a pris un peu de recul en décollant les yeux des binoculaires de son microscope, ce qui le conduisit à une démission fracassante de ses fonctions. Il constatait entre autres, selon l'heureuse formule de Jung, que le « *matérialiste est un métaphysicien malgré lui* ». S'attaquant aux préjugés de la science, à la foi des Diafoirus qui ne dit pas son nom, Testart montre que celle-ci est intrinsèquement liée à un autre dogmatisme, le libéralisme : « *mystique du gène et marchandisation du vivant* » — c'est le titre de la conférence qu'il donnera le 19/12 à l'Hôtel du département — marchent main dans la main. C'est dans *Des hommes probables*⁽¹⁾, qu'il dénonce l'usurpation de la « *génétomanie* », qui tire les ficelles des angoisses et espoirs du grand public pour drainer des milliards d'euros de crédits alloués à une recherche amplement inféodée aux sociétés privées, dont le but est avant tout la conquête de nouveaux marchés : « *il est évident que les priorités accordées aux actions technoscientifiques ne sont pas déterminées à la lumière des mi-*



Jacques Testart

sères du monde, mais à celles des profits escomptés ». Plutôt que la science, Testart préfère en effet évoquer la technoscience, purement utilitariste. Car le chercheur d'aujourd'hui est avant tout un technicien supérieur auquel on demande d'appliquer des savoirs, et non de faire des découvertes. Le biologiste n'y va pas avec le dos du scalpel : il lit l'avènement d'un nouvel eugénisme marchand, celui que l'on voit déjà à l'œuvre en agriculture avec les OGM, et toutes les conséquences immaîtrisables d'une vue basse et à court terme. Ainsi, le DPI (diagnostic préimplantatoire) « *peut conduire à l'exclusion indolore d'enfants potentiels nombreux* ». En effet, il n'est pas impensable que l'on puisse par exemple choisir la couleur des yeux des enfants, et au bout du compte, voir le « *racisme du gène remplacer scientifiquement le racisme de la peau ou de l'origine* ». Le salut serait-il du côté de l'éthique ? Pas si simple : consultant du Comité national d'éthique, Testart estime

que ces organismes sont de peu de poids, tout aussi soumis au dogme naïf du progrès. Et au final, les « *choix de rentabilité et de puissance l'emportent toujours sur les arguments scientifiques* ». Riche et profonde, la critique de Testart embrasse la société dans son ensemble, ne restant pas confinée aux questions biologiques. Quant à « *l'homme probable* » qui se dessine à l'horizon, c'est pas joli-joli : médiocre, soumis, un « *homme sans qualités* » à la Musil, qui fait également penser au dernier homme nietzschéen qui a « *inventé le bonheur et cligné de l'œil* ». Pas de bol, notre philosophe (qui préféra mourir en 1900 plutôt que de voir ça) estime aussi que « *le dernier des hommes est celui qui dure le plus longtemps* ». ... Bref, on n'est pas sorti de l'auberge, mais c'est pas une raison pour ne pas foutre le bordel. Continue, Jacques.

Philippe Farget

(1) *Des hommes probables. De la procréation aléatoire à la reproduction normative.* (Seuil, 1999).

Mystique du gène et marchandisation du vivant, conférence de Jacques Testart, proposée par Echanges et diffusion des savoirs. Jeudi 19/12 à 18h45. Entrée libre. Hôtel du département, 52 av. de Saint-Just, 4^e. Rens. 04 96 11 24 50



A la vie, à la mort

70 % des Français souhaitent mourir chez eux alors que 75 % meurent à l'hôpital⁽¹⁾. Le pendant d'une société manquant de savoir-vivre est son absence de savoir-mourir. Fatalité ? Non : tant qu'il y a de la vie...

Après son attaque d'apoplexie à l'hôpital, quand il était évident qu'il ne servait à rien d'appliquer une nouvelle thérapie, ma mère a voulu rentrer chez elle. C'est sans résistance que les médecins l'ont laissée partir » raconte Uli dont la mère, atteinte de leucémie, a choisi de mourir entourée des siens. Pendant deux mois et demi, la famille la soigne dans une ambiance bien plus intime qu'à l'hôpital : « A l'hôpital, on ne peut pas se parler de la même manière. Il y a toujours les infirmières qui passent. A la maison, on peut simplement être là sans se sentir observé. » Lorsque l'état de santé de la moribonde s'aggrave soudainement, le père d'Uli, seul à la veiller, se résout à la ramener à l'hôpital où elle est morte peu de temps après. Uli explique la décision de son père : « Je pense que c'était dû à une grande impuissance : ne pas vouloir porter toute la responsabilité et aussi l'incapacité à laisser partir la personne qu'on aime. »

La vision d'une mort en paix, loin des perfusions, électrocardiographes ou respirateurs, paraît aujourd'hui très répandue. Mourir dans un espace non pas stérile mais familial, dans un lieu imprégné de l'histoire d'une vie, de celle que l'on s'appête à quitter... Mais renoncer à l'hôpital, adversaire symbolique de la mort, suppose une acceptation profonde de la séparation imminente. A une époque où la technique médicale tente de renouveler perpétuellement l'espoir de la vie et d'alléger les dernières souffrances, il n'est pas si simple de mourir chez soi.

Meurs pas, on a du monde

Autrefois, il était naturel que le mourant s'éteigne dans son foyer. Jusqu'au milieu du 20^{ème} siècle la mort s'expose à la communauté, le glas sonne, les gens veillent le défunt et le prêtre prend soin des âmes en souffrance. Mourir chez soi revient à ne pas mourir seul, à ne pas mourir caché. Les nouvelles techniques chirurgicales et médicales émergent pendant les années cinquante ont conduit à faire désormais de l'hôpital le lieu principal de la mort non-accidentelle. Une évolution que Philippe Ariès⁽²⁾ définit comme « médicalisation complète de la

mort ». Selon lui, « la mort à l'hôpital est une conséquence à la fois du progrès des techniques médicales d'adoucissement de la peine, et de l'impossibilité matérielle, dans l'état des règlements, de les appliquer à la maison. » Le mourant et la famille se voient alors démunis face à une mort qui selon l'historien « est réglée et organisée par une bureaucratie dont la compétence et l'humanité ne peuvent l'empêcher de traiter la mort comme sa chose, une chose qui doit la gêner le moins possible dans l'intérêt général. » L'hospitalisation de la fin de vie a pour conséquence la dépossession de nos morts et modifie la représentation du trépas qui devient tabou (ndlr : DCD, euphémisation « pudiquement » sur les dossiers médicaux, par une abréviation abstraite et technique). L'idée de la mort devient celle d'un échec (thérapeutique) qu'on a du mal à intégrer dans un système hospitalier dont le sacerdoce est : sauver la vie, retarder la mort. Cette non-intégration laisse un vide auquel la première loi relative aux soins palliatifs ne tentera de répondre qu'en 1999. Elle prévoit en effet que « toute personne malade dont l'état le requiert a le droit d'accéder à des soins palliatifs et à un accompagnement ». Selon le ministère de la Santé, 150 000 personnes par an sont concernées en France. Autant dire que le phénomène n'est pas marginal...

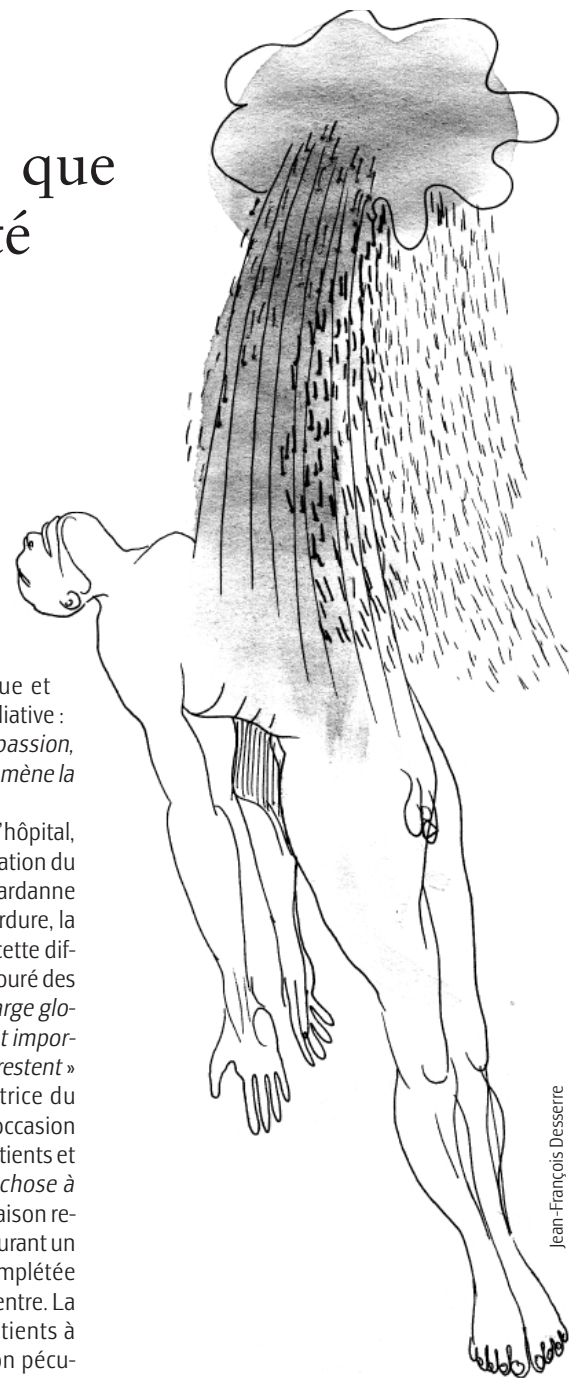
Mourir, dormir, rêver peut-être ?

Associations et institutions avaient fort heureusement anticipé les carences de la prise en charge des personnes en fin de vie depuis plusieurs années. Fondée en 1991, l'Association pour le développement des soins palliatifs (ASP-Provence) a été pionnière en accompagnement auprès des services hospitaliers de Marseille⁽³⁾. Actuellement trente bénévoles consacrent chacun au minimum quatre heures par semaine aux personnes atteintes de maladies incurables (SIDA, cancer...). « Ce que nous demandons à nos bénévoles c'est l'intelligence du cœur, l'écoute, l'humilité et la présence », résume Cécile Gensollen, fondatrice et secrétaire générale de l'ASP-Provence. L'éthique de l'association privilégie la lutte contre la douleur (équipe

médicale), refuse l'acharnement thérapeutique (équipe médicale) et insiste sur l'accompagnement jusqu'au bout (équipe de bénévoles). Des gestes discrets dans le but « d'affronter et transformer la douleur, humaniser et adoucir la mort ». De la simple conversation à la réconciliation de familles, le dialogue et l'écoute sont au centre de cette action palliative : « on essaye d'apporter un peu de compassion, d'amour, de fraîcheur. C'est le malade qui mène la conversation ».

Alors que l'ASP intervient à l'intérieur de l'hôpital, d'autres initiatives proposent la délocalisation du malade. C'est le cas de « La Maison » à Gardanne créée en 1994. Nichée dans un écrin de verdure, la bâtisse fonctionne comme un hôpital, à cette différence près que le malade y séjourne entouré des siens. « Nous proposons une prise en charge globale du patient et de son entourage. Il est important de prévenir aussi l'avenir de ceux qui restent » explique Chantal Bertheloot, coordinatrice du centre. Les repas pris en commun sont l'occasion de rassembler personnel de la maison, patients et familles. « Ici, tout le monde a quelque chose à dire, chaque parole est entendue. » La Maison recrée ainsi la chaleur d'un foyer tout en assurant un suivi médical. Une dotation de l'Etat, complétée par des dons permet le financement du centre. La sécurité sociale prend en charge les patients à 100 %, évitant ainsi toute discrimination pécuniaire. 42 salariés dont 18 soignants s'occupent de 12 patients. Pour des raisons financières évidentes, il paraît malheureusement difficile de généraliser ce modèle au niveau national. Mais l'optimisme est de rigueur au vu de l'échange entre les services hospitaliers et les associations. Formations et visites des équipes médicales auprès d'établissements spécialisés se développent. Cette volonté de travailler ensemble pour une meilleure prise en charge des personnes en fin de vie, laisse espérer une nouvelle considération de la mort dans notre société.

Magali Triano
Tina Gerhäuser



Jean-François Desserre

(1) Rapport du ministère de la Santé (1999)

(2) cf. Philippe Ariès, *L'homme devant la mort*, Livre II, Points Seuil, 1977, pp.269-311

(3) Notamment dans les hôpitaux de l'assistance publique (Timone, Conception, Hôpital Nord), dans les fondations privées (Saint Joseph, Ambroise Paré, Montolivet) et à l'unité de soins palliatifs de Marseille, Sainte Elisabeth.

(4) Jean-Pierre Améris a filmé la Maison dans l'émouvant *C'est la vie* (2001), avec S. Bonnaire et J. Dutronc.

L'ASP-Provence recherche des bénévoles.

ASP, 26, Cours Pierre Puget 6e. Rens. 04 91 54 13 42 ou 04 91 54 38 37

Millefeuilles

Parce que certains auteurs ne finiront jamais au Panthéon

Michel Bounan - *Le temps du sida* (Allia)

Michel Bounan est homéopathe, mais nous laisserons de côté les discussions de café de fac de médecine au sujet de l'efficacité thérapeutique. Car Bounan sort du débat strictement médical pour atteindre une inquiétante hauteur de vue. Jugez plutôt : la théorie virale quant à l'explication du sida n'est pas satisfaisante. Plus, elle est liée aux intérêts de la civilisation marchande. Autrement dit, ce n'est pas le virus qui est à proprement parler la cause du sida, mais l'affaiblissement des défenses immunitaires produit entre autres par la pollution. Selon Bounan, la maladie est un signe de santé : elle est tout simplement la réaction du corps. Et de critiquer violemment la médecine occidentale qui combat ces symptômes, ôtant ainsi leur efficacité aux facultés d'auto-guérison : « ce sont les maladies qui sont les défenses naturelles du vivant ». Ainsi, la médecine fait partie du dispositif, parmi un ensemble de procédés politiques et culturels, « mis en place pour détruire toute réactivité vivante menaçante. Ils suppriment donc la vie elle-même. C'est bien la solution finale de la civilisation marchande ». Les drogues, au même titre que les médicaments, font partie du système : « la drogue relaie précisément l'illusion marchande ; elle remplace toutes les marchandises modernes ; elle est la vérité de leur mensonge ». Bounan refuse ainsi de séparer l'individuel et le social, le psychique et le corporel. La morbidité de la civilisation marchande infecte le corps comme l'esprit : le sida est symptomatique de tout cela. Héritière de Debord, la critique radicale de Bounan en a dérangé plus d'un. Face au feu nourri (« homophobie », « charlatanisme », « mysticisme »...) dont il fut l'objet, il publia ultérieurement une *Incitation à l'autodéfense* où il retrace la polémique pour mieux la démonter. Simple provocation ? Non, *Le temps du sida* donne à penser. Suffisamment rare pour qu'on le signale et que ça en énerve plus d'un.

Philippe Farget





3 questions à ... Marc Ripoll

Président du Festival Tous Courts, dont la vingtième (et luxuriante) édition a lieu du 3 au 7 décembre à Aix

En vingt ans de programmation dont vous revendiquez l'aspect « nécessairement polémique », constatez-vous une évolution des thèmes abordés ?

On essaye d'avoir des films qui ne vont pas dans le sens du consensus ou de l'idée reçue. Des prises de position et qui soient susceptibles de soulever des polémiques, qui détonnent par rapport à la façon qu'ont habituellement les médias d'aborder les problèmes. Comme c'est un mode de production beaucoup plus léger que le long-métrage, le court devrait à priori faciliter ce genre de démarche, mais paradoxalement, à cause de la télévision, beaucoup de cinéastes font des courts « cartes de visite » qui répondent à une sorte d'académisme assez convenu. Nous, on veut montrer des films qui prennent des risques qui ne s'inscrivent pas dans ce formatage. Quant à l'évolution... dans les années 80 et 90, on peut dire que beaucoup de courts tournaient autour de problématiques sociales. Aujourd'hui on voit des films dont on sent qu'ils arrivent après le 11 septembre. Les questions de la vie et de la mort sont abordées de façon récurrente et intime. Avant, les prises de position étaient plus politiques, idéologiques, en ce moment il me semble que les films traitent les problèmes d'une manière plus individuelle ce qui ne veut pas dire qu'ils ne sont pas « politiques »...

Un programme consacré à 20 ans de courts-métrages allemands, autrichiens et belges c'est étonnant au regard de la santé cinématographique fragile des deux premiers...

En ce qui concerne le long-métrage, on ne peut certes pas encore parler de renaissance, mais on a choisi de faire une rétrospective autour de ces pays parce qu'ils font preuve d'une grande vivacité au niveau du film court.



Le Ciné Mazarin, camp de base du Festival Tous Courts

D'une manière générale, le cinéma autrichien est plutôt avant-gardiste. Les Autrichiens de Sixpack Production font beaucoup de films expérimentaux et c'est un aspect qui nous a toujours intéressés (on a d'ailleurs créé une programmation spécifique dans la compétition). Le cinéma allemand, parce qu'il n'a pas d'organisme équivalent au CNC, est depuis de longues années en péril, pourtant il y a là-bas beaucoup de très bons courts-métragistes. Pour cette rétrospective, on travaille avec le festival d'Oberhausen, un des plus anciens du monde. Pour la Belgique, on a fait appel à l'IADE (Institut des Arts de Diffusion), une école de cinéma, parce que le court belge est vraiment de grande qualité. Avec ces trois structures différentes, on a trois regards très subjectifs sur vingt ans de films courts.

Quels sont les moments forts que vous retenir de ces vingt ans ?

Je pense bien sûr à la venue de Robert Kramer qui a été le premier parrain du festival. On lui rend d'ailleurs hommage en passant son dernier film. Je me souviens aussi d'une soirée avec Michael Haneke. Malade, il devait sortir de son hôtel juste pour venir discuter un quart d'heure avec le public en fin de séance. Il y avait un monde fou, des gens assis par terre, finalement il est resté une heure et demie, ravi d'avoir un public beaucoup plus jeune

que celui auquel il est habitué en Autriche. Un homme absolument charmant, loin de l'image austère qu'on peut avoir de lui. Ou encore cette Nuit du court anglais, où le manque de places a failli produire une émeute. Ça fait partie de ces moments un peu fous, mais qui font le bonheur du festival. Et puis il y a le plaisir d'avoir reçu des cinéastes comme Laurent Cantet (*Ressources humaines*), Dominique Moll (*Harry un ami qui vous veut du bien*) ou Delphine Gleize qui vient de sortir son premier long (*Carnages*) et dont on a eu tous les courts-métrages. Certains ont eu du mal à passer au long, malgré de très bons courts, comme Olivier Smolders réalisateur de *Mort à Vignolles* qui est écrivain par ailleurs (*L'Eloge de la pornographie*). Mais il semblerait qu'il soit en train de préparer un long. C'est pareil pour José Alcalá, grand prix du 5^{ème} festival (il y a 15 ans) et qui est seulement en début de préparation de son premier long. Le cinéma français, c'est un système dans lequel il n'est pas toujours facile de rentrer.

Propos recueillis par Stéphanie Charpentier

20^{ème} Festival Tous Courts du 3 au 7/12. Aix-en-Provence, Mazarin, Ecole supérieure d'Art et Espace Jo du Bayon. (Voir détail de la programmation dans l'agenda cinéma p.9)

Paradis perdu

A force de se promener dans l'œuvre de Brautigan, Bruno Boëglin a fini par s'y perdre. Ouf !

Qui était Richard Brautigan ? Une heure et demie plus tard, on en sait *fuck* rien, après la traversée d'un labyrinthe kaléidoscopique où se télescopent des images de la *deep America* qui pêche à la truite, Kidnappe des cadavres à la morgue comme des trophées de bowling sur les étagères, heurtant des morceaux d'intimité de l'écrivain Brautigan et, *last but not least*, passant à la moulinette des pans entiers de l'imaginaire américain. *Brautigan ou la vallée du paradis* fait songer, *mutatis mutandis*, au *Festin Nu* de Cronenberg, trip sous acide dans l'œuvre/vie très chargée de Burroughs : un maelström d'émotions où réel et fiction jouent au Yin et au Yang, l'un faisant irruption dans l'autre avec la violence d'un coup de flingue ou d'un riff nostalgique des Stones, ou bien infusant avec la délicatesse d'une chute de neige rappelant les cerisiers du Japon. Mais on ne pénètre pas dans un jardin zen — auquel fait penser la mise en scène —, il reste là, à distance, pour la méditation, rappelant cet autre jardin inaccessible, l'Eden perdu que croyaient retrouver les colons américains.



Houston, do you read me, over

le détective minable d'*Un privé à Babylone* qui fuit son univers de Bogart à deux pence en se suspendant aux jardins (encore) imaginaires de la cité antique : Brautigan, qui se suicidera en 1984, glisse comme une truite du lac Michigan dans la main de celui qui veut le saisir. Et c'est dans ces moments que se produit une sorte de *satori* lou-

foque, souvent provoqué par l'incroyable diction des trois acteurs, où se mêlent accents à couper à couteau, défauts de langue et mots avalés (formidables Jozeph Rezwini, Hiromi Asai, et Lan Truong) ou bien lors de petits tableaux minimalistes nuancés, Brautigan appartenant à ces trop rares auteurs parodiques qui jouent surtout *pianissimo*, comme l'a si admirablement compris Boëglin. *Cos' you can't always get what you want, man.*

Philippe Farget

Brautigan ou la vallée du paradis, mis en scène par Bruno Boëglin a été représenté du 26 au 30/11 au Théâtre Massalia.

Plan 9 from Knokke-le-Zoute

Quand il n'affrète pas des bus vers d'autres salles⁽¹⁾, le Théâtre du Golfe s'en sort aussi très bien tout seul. La preuve par *Le Ménage de Caroline*

Le frère spirituel d'Ed Wood existe, je l'ai rencontré. Ou plutôt son univers étrange, celui de Michel de Ghelderode (1898-1962), plus inspiré par le théâtre du 17^{ème} siècle et la peinture flamande que par les *comics* et les films avec Bela Lugosi. Imaginez donc une sorte de *Plan 9 from Outer Space* transposé dans une baraque à frites de fête foraine sur les plages de Knokke-le-Zoute, j'ai pas mieux comme image. Tour à tour kitsch, macabre, absurde, puéril, l'auteur belge plonge ainsi marionnettes et personnages de la Commedia dell'arte dans un univers expressionniste de série Z, sombre et décadent, que souligne une scénographie très picturale évoquant les tableaux de James Ensor, contemporain et compatriote de Ghelderode. « *Le théâtre doit s'inspirer de la peinture* », soutient Smaël Benabdelouhab, (metteur en scène, fondateur et directeur du Théâtre du Nouveau Monde⁽²⁾, en résidence à La Ciotat) au sortir du spectacle donné devant le public bon enfant du Théâtre du Golfe. Car enfant, il faut sans doute le rester un peu pour pleinement goûter au *Ménage de Caroline* et à son pervers théâtre de la cruauté où l'innocence fait figure de conte à dormir debout. Et bien éveillé, le jeune public l'est assurément, bouillant comme les gradins



Bad trip pour Pierrot et Colombine ?

du Cirque Maxime avant une mise à mort, semble dire Smaël, les yeux luisant au souvenir des représentations scolaires. Une excellente performance d'acteurs n'est pas étrangère à cette réussite, où se distingue la dérangeante sensualité nécrophile d'Isabelle Peuchlestrade dans le rôle de... Pamela, mannequin auquel des forces obscures ont donné vie. Visionnaire, Ghelderode ?

Philippe Farget

(1) Depuis cette saison, la direction artistique du Théâtre du Golfe a été « externalisée ». Elle est à présent assurée par Dominique Bluzet, directeur du Gymnase à Marseille et du Jeu de Paume à Aix. Les Ciotadens ont donc la chance de pouvoir se rendre régulièrement dans ces deux salles au moyen d'autocars spécialement affrétés, mais aussi à La Crie et au Théâtre des Salins (Martigues).
(2) Fondé en 1993 à la Cartoucherie de Vincennes

Le ménage de Caroline a été représenté le 29/11 au Théâtre du Golfe (La Ciotat)

(re)tours de scènes

Jeux interdits

Quand l'ado bourgeoise, le sécateur n'est pas très loin. C'était déjà comme ça au temps de *l'Eveil du Printemps*

Aujourd'hui, la sexualité chez les adolescents n'est plus taboue. A en croire certains, elle en deviendrait même obscène, au point d'envisager un retour à la morale. Ca tombe bien, on prévoit l'ouverture prochaine de maisons pour « sauvages », rappelant celle où Melchior, un des personnages de *l'Eveil du Printemps*, finit par atterrir. Sa faute ? Avoir innocemment engrossé Wendla, sa camarade de classe, à qui sa mère n'a jamais voulu expliquer le mystère de la procréation. Il faut dire que Franck Wedekind a écrit sa pièce en 1890. A l'époque, le texte fait scandale, la pièce est censurée, elle ne sera jouée que 16 ans plus tard. Mais les temps ont bien changé, n'est-ce pas ?

Le théâtre de La Crie a ouvert son plateau à Paul Desveaux qui a présenté une mise en scène particulièrement travaillée. Grâce à une construction scénique rigoureuse, il a donné corps à la poésie de Wedekind dont la trame est en rupture avec les règles classiques : Chaque scène est un nouvel espace, un nouvel instant où les personnages se croisent et construisent leur propre histoire. Pour lier les pièces de ce puzzle théâtral, Desveaux a chorégraphié les mouvements dans un décor sobre mais judicieux. Les ta-



lons claquent en rythme sur des tréteaux et plans inclinés, créant ainsi un parcours sur lequel différents espaces se dessinent. Seule la dernière scène rassemble vivants et morts dans le jardin de pierres tombales où l'auteur promène son regard amusé. L'espace scénique déborde alors du cadre du plateau jusqu'au premier rang, absorbant le spectateur dans les méandres des personnages. Un bémol : deux heures et demie de spectacle, c'est un peu long ! Sauf peut-être pour ce spectateur emmitoufflé dans sa doucoune. Il a l'âge des personnages de Wedekind, la visière de la casquette rabattue sur les paupières, c'est discrètement qu'il s'est endormi dans les fauteuils de La Crie. Et ça, c'est encore permis !

Magali Triano

L'Eveil du Printemps de Franck Wedekind a été présenté au Théâtre de La Crie du 21/11 au 1/12/2002.

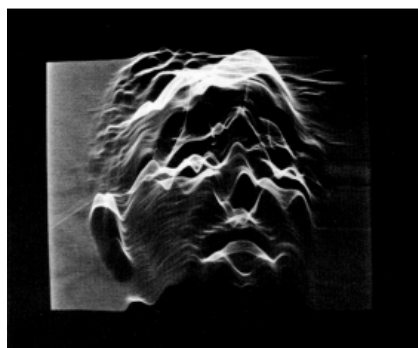
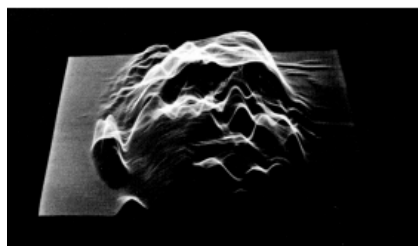
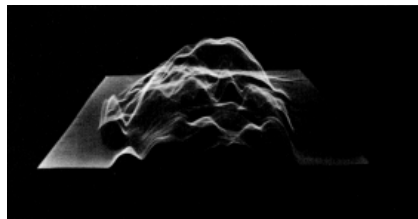
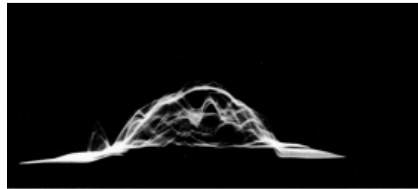


tours de scènes

Des pixels sous le (B)éret

Après les *performers* aux Variétés⁽¹⁾, c'est au tour du (B)éret volatile de faire œuvre rétrospective. Les travaux du couple Steina et Woody Vasulka, pionniers de l'art vidéo y sont à l'honneur jusqu'à la fin du mois

Elle faisait du violon en Islande, il était diplômé d'une école d'ingénierie industrielle et accessoirement cinéaste en Tchécoslovaquie, ils se sont rencontrés dans les années soixante et ensemble, ils n'ont pas joué dans un Lelouch, mais quasiment inventé la vidéo expérimentale. Steina et Woody Vasulka n'ont pas la notoriété d'un Nam Jun Paik, mais leur travail reste pour beaucoup une référence. C'est en 71, alors que la culture électronique fendillait sa coquille, que le cinéaste, également poète, et sa violoniste d'épouse deviennent les pivots du mouvement en fondant The Kitchen « *un laboratoire d'essai devant public* » haut lieu de la contre culture électronique new-yorkaise. Mais c'est surtout en choisissant de délaisser la pellicule pour la vidéo, bien plus maniable et riche d'une instantanéité jusqu'alors impossible, qu'ils lancent les hostilités et l'expérimentation tous azimuts. Les Vasulka interrogent le dispositif de la vidéo, avant, pendant et après l'enregistrement. Passant la bande électromagnétique « au scalpel », ils analysent ces ondes dont on ne voit jamais la réalité analogique, passant de l'image visible rendue par la bande à l'image électronique originelle. En « artistes bidouilleurs », grosse machinerie à l'appui, ils jouent avec la perception d'un spectateur habitué à ne voir de l'image que ce qu'elle capte et jamais ce qu'elle contient. Balayages, ondes électromagnétiques, feedback (la caméra filme son propre signal sur le moniteur) : tous les potentiels de l'image vidéo sont exploitables, à l'image de ce que firent les cinéastes expérimentaux avec une pellicule devenue matière première au-delà des formes qu'elle enregistrerait. Woody, qui a vécu la guerre de près en 45, considère sa rencontre avec les machines de destruction comme sa première confrontation avec la technologie. Pas étonnant donc qu'il utilise la vidéo pour critiquer la télévision, ce nouveau média qui régnait déjà en maître dans les foyers américains, étrange cube décerébrant trônant au salon comme l'icône d'une nouvelle ère post-chrétienne mais cathodique. Moins reconnue que le cinéma expérimental, la création vidéo puis numérique possède une histoire dont on découvrira les acteurs au (B)éret volatile avec l'association Grains de Lumière. Une histoire qui devrait avec le temps fasciner de plus en plus le grand public, désormais plus familier de ce médium autrefois réservé à des artistes un peu barrés.



Transformations, 1974 de Woody Vasulka

SC

Rétrospective Woody et Steina Vasulka, les pionniers, au (B)éret volatile les 4, 11 et 18/12 à 19h et 21h. 4 €. Vidéo à la carte de l'intégralité des œuvres sur moniteur individuel les lun, mar, jeu et ven de 13h à 16h. Rens : 04 91 48 70 63 (1) Voir Ventilo n°45

Le syndrome Dave

Cette semaine, je file au Poste à Galène voir Tété, Fred, Chet... et Math

Les chanteurs sont nos amis, il faut les aimer aussi. Mais comment faire copain avec ces stars quand on est chômeur, anonyme et provincial ? Eux, ils ont trouvé la réponse, et elle tient en quatre lettres : en faisant *mini*. Aujourd'hui, pour réussir dans la chanson, y'a pas de secret : il faut être proche des gens. Se trouver un sobriquet, un diminutif, quelque chose de facilement mémorable, c'est plus facile pour trouver le disque dans les bacs. Regardez Jenifer et Jean-Pascal : eux, ils ont trouvé le filon, ce sont nos copains, pas si bêtes ! J'en entends déjà qui râlent : « *oui, mais les vrais artistes, ceux qui ont du talent dans tout ça ?* ». Eh bien, ils ont trouvé encore mieux, c'est le syndrome Dave. Quatre lettres suffisent, c'est simple comme bête, c'est *cool*, c'est *hype*, c'est *wizz*. Cette semaine, donc, le Poste à Galène s'est plié en... quatre pour offrir un petit parcours « *chanson française* » avec la crème du genre : Tété, Fred, Chet... ne manquaient plus que Miro, Saez et Dani pour que la fête soit complète. La palme revient sans conteste à Tété, découvert en *coup de vent* au *Dock des Suds*, puisque son patronyme *visé la tête*, truisme implacable, *bleu* comme l'azur. Et puis c'est quand même mieux que de s'ap-

peler Lolo. Il devrait présenter trois-quatre titres de son prochain album. Fred, qui fait sa première partie, c'est pas mal non plus, ça sonne bien et c'est minimal, comme sa musique. Mais c'est un peu normal, puisqu'il joue lui aussi en *solo*. Chet, de son côté, partage avec David Lafore qui a ouvert le parcours vendredi dernier au Poste un goût immodéré pour Gainsbourg : intonations, textes, détachement mêlé d'érotisme, Chet a un prénom qui peine à cacher l'influence écrasante du maître. Mais c'est quand même mieux que de pomper Dave, au figuré bien sûr. Quant à Mathieu Boogaerts, erreur de casting pour avoir osé garder son nom, pour vouloir dire des choses simples et être le seul à enregistrer sur l'excellent label Tôt ou Tard (Fersen, Annegarn...), on aurait aimé lui conseiller Matt comme pseudo. Mais c'est déjà pris, pas de chance, un p'tit jeune fait déjà du R&B avec. Et il cartonne. Davi, Oshe, Silé, vous savez donc ce qu'il vous reste à faire.

PLX

Mathieu Boogaerts, le 4 (14/15 €), Tété + Fred, le 5 (14/15 €) et Chet, le 7 (10/11 €) au Poste à Galène, 21h30. Rens : 04 91 47 57 99. Passerport pour ces trois concerts : 26 €

Non e pericoloso scapparsi !⁽¹⁾

Avec *Comme ça*, la Cie Skappa ! s'échappe des conventions, embarquant petits et grands dans sa fuite

Sous le chapiteau, Lougarou, Miss Gorilla et l'Archange assassin virevoltent en jouant avec leurs ombres et leurs angoisses. Mi-anges, mi-ogres, les Ogranges se débattent entre la nécessité d'exécuter leurs numéros — « *sans eux nous sommes au chômage, tu comprends ? Il faut savoir leur faire peur...* » — et leur désir pusillanime : « *je ne veux pas de haine suer sous le burnous, je ne veux pas avoir l'air de John Lennon se rendant chez son gourou, Maman je ne veux pas être un loup-garou.* » Le Nouveau Technicien (qui est réellement celui de la compagnie !) doit suivre le fil du mégaphone jusqu'à sa régie, puis celui d'Ariane pour ne pas se brûler les ailes au contact de cette troupe furibonde. Grâce à la Foire des ombres, spectacle dans le spectacle, *Comme ça*, feu d'artifice volubile et sensuel, brouille les codes entre scène, salle et coulisses. Le public réceptif et hétéroclite participe à cette dynamique particulière : les enfants de la classe de CM2 de la Busserine se retournent vers le public adulte, étonnés par l'incongruité de leurs rires, tandis qu'eux-mêmes s'amuse des réactions incroyables des gamins qui s'exclament : « *elle passe par derrière !* » lorsque l'épée de l'Archange assassin transperce Lougarou ! Fondée en 1998 à la Friche, la compagnie Skappa ! invente ainsi des mondes pour des « *territoires communs, jeune public - tout public* », nécessitant différents niveaux de lecture.

Pour Isabelle Hervouët et Paolo Cardona, c'est « *une contrainte qui stimule une recherche sincère* », et c'est effectivement cette sincérité qui comble les grands et les petits. Pluridisciplinaire, (Paolo est scénographe, crée des décors puis devient comédien ; Isabelle a fait les Beaux-Arts et l'Ecole Nationale Supérieure des Arts de la Marionnette) leur travail foisonne d'éléments empruntés à diverses pratiques artistiques : théâtre d'ombres et de marionnettes, chorégraphie (même si Paolo fait la moue !), et peinture, point de départ de *Comme ça*. Isabelle a commencé par capturer les Ogranges dans ses toiles, puis les a livrés à Alain Gautré, qui, séduit, leur a donné la parole : « *Parfois, l'ogre prend le pas sur l'ange, ou le contraire, quand ce n'est pas le clown qui fait des siennes, constituant ainsi des figures hybrides, qui sont autant de portes au travers desquelles mon imaginaire a pu circuler librement.* » Il ne restait plus qu'à leur insuffler la vie. C'est chose faite (depuis mars 2000) et c'est un régal !

Emmanuelle Botta

Comme ça a été représenté le 29/11 à l'Espace Culturel Busserine. Trois créations de la compagnie Skappa ! (www.lafriche.org/skappa) sont en tournée en Europe, dont *Syncrope* les 3,4 et 5 mars à la Busserine (rens : 04 91 58 09 27).

(1) Il n'est pas dangereux de s'échapper.

Lo'Jo Experience

Une fois n'est pas coutume, le concert de la semaine se tiendra à l'Affranchi, en bonne forme depuis la rentrée (M'Source, Zenzile, Watcha Clan). Des choses à entendre, il y en a pourtant quelques-unes dans les jours qui viennent, mais le caractère atypique de Lo'Jo méritait bien une lisibilité ad hoc. Formé il y a vingt ans tout juste, ce collectif d'artistes réunis autour du poète angevin Denis Péan, chanteur au timbre éraillé, plume foncièrement humaniste, a très longtemps sévi sous le nom de Lo'Jo Triban. Et pour cause : musiciens, plasticiens, photographes, danseurs ou acrobates ont un jour croisé la route de cette formation métisse, relativement méconnue au regard de son parcours. Ni vraiment chanson, ni vraiment musiques du monde, et encore moins rock ou reggae, l'univers de cette improbable tribu emprunte pourtant à tous ces idiomes, sans chercher la collision frontale mais privilégiant les chemins de traverse. De ses concerts-performances, avec des compagnies de théâtre de rue, à ses rencontres initiatiques aux quatre coins de la planète, voici une équipée qui n'a jamais cherché la facilité, contrairement à moi et mes formules toutes faites. Son dernier voyage l'a mené à Tin-Essako, vaste plaine désertique aux confins du Mali, du Niger et de l'Algérie, où elle a puisé la sève de son dernier disque en se produisant avec plusieurs groupes touaregs. Lo'Jo a ceci de singulier qu'il ne ressemble à rien d'autre, esquivant les lieux communs de son domaine pour envoûter durablement son public. Bref, à ne rater sous aucun prétexte.

PLX

Le 5 à l'Affranchi, 21h, 9 €. Rens : 04 91 05 35 19
Dans les bacs : *L'une des siens* (Emma/U/LM)

LE MOULIN
SCÈNE DES MUSIQUES ACTUELLES
47, BD PERRIN • 13013 MARSEILLE

Kanjar'oc
+ **Jamasound**

vendredi **6 décembre 2002** à 20h30

Tarifs : 10 € en loc. / 12 € sur place Points de Loc. habituels
Infoline : 04 91 06 33 94
Nouveaux Albums déjà dans les Bacs



Espoir déchu

La vie nouvelle (France-1H42) de Philippe Gandrieux, avec Anna Mougialis, Zach Knighton, Marc Barbe, Zsolt Nagy

« *Etes-vous prêts* » interroge la *base line* de l'affiche d'un ton trop publicitaire pour être vraiment honnête. Prêts, oui nous l'étions. Prêts à glisser à nouveau dans l'abîme cinématographique où nous avait balancés *Sombre*, premier électrochoc sur pellicule de Philippe Gandrieux que nous recevions avec un plaisir déjà pervers. Un titre dont on sait aujourd'hui qu'il pourrait convenir à ses deux films, leur principal attrait restant ce travail chorégraphique sur la lumière du noir, les fluides surimpressions d'ombres sur fond nocturne, les éclats brillants des yeux dans un univers de charbon, le tremblement d'une lèvre ou d'une goutte de sang perçant les ténèbres. On retrouve tout cela dans *La Vie nouvelle*, et plus encore. Gandrieux vient du monde de l'art contemporain et s'en inspire pour donner un coup de fouet au cinéma. Techniquement c'est imparable, avec un très beau travail chorégraphique sur ce que le corps peut dire quand la parole est pauvre (et elle l'est). Mention spéciale à l'utilisation de la caméra thermique qui, en une scène, permet d'évoquer l'animalité d'un corps de femme comme rarement depuis Tourneur. Fort bien. Happé par la virtuosité du cinéaste, on plonge dans l'effroi, mais c'est une plongée très complaisante. Et c'est là que le bât blesse : Gandrieux raconte à sa façon — avec ses images (magnifiques nous l'avons dit) et par le biais d'une remise en question à priori intelligente de la narration — une histoire odieuse, sans aucun recul, mêlant une tendance prononcée pour la hype à une imagerie semi-

trash. Or quand on parle de trafic d'être humains (le sujet : dans un pays de l'Est, un jeune homme, obsédé par une prostituée doit, pour l'acheter à son souteneur, payer un lourd prix humain), il est préférable de se montrer plus circonspect. À l'image de l'Olivier Assayas de *Demonlover*, il investit le porno chic comme un terrain de jeux sordide et aborde le statut de la victime comme un vantage suivant la bataille... La bande son n'est pas pour rien dans cette impression, composée par un groupe de musique expérimentale français (Etant donné), qui, du drone lynchien à la techno ballade, achève de donner à *La vie nouvelle* son label branchouille. Une tendance déjà largement apportée par les déshabillés Chanel de « mademoiselle Mougialis » ou les poses de star cocaïnées de tous les acteurs. Donc on adore et on déteste, c'est rare, mais c'est comme ça.

Stéphanie Charpentier



Cinéma

De bruit et de Führer

Le bruit et l'odeur... et quelques étoiles (Bel./Fr.- 1h46) documentaire d'Eric Pittard avec Farid Benfodil, Kader Benguella, Farid Mekouchech, Keira Mekouchech et Zebda



À l'occasion des rediffusions de *Soir 3*, on constate combien la vidéo et en particulier les reportages (documentaires, info) ont considérablement évolué au cours de leur existence. Un petit air de « ya quelque chose qui va pas » : rythme, enchaînement, cut, ton, voix off : petit à petit, on s'est habitué à quelque chose qui paraît plus naturel et surtout plus rapide. À la vue de *Le bruit et l'odeur*, on retrouve cette maladresse ancienne qui métamorphose tous les sujets en trucs lourdingues. Les références sont télévisuelles, à l'ima-

ge du document : FR3 Toulouse en pleine reconstitution sur le terrain des banlieues chaudes, mais trois ans plus tard, le poil a poussé au menton des protagonistes qui sont sortis de prison et les Zebda sont rasés de près. Ce décalage temporel nous plonge dans une reconstitution factuelle au milieu d'une cité sous le soleil, racontée par ceux qui étaient sur les lieux. Des interventions viennent régulièrement ponctuer ce long (lent : au bout d'une heure, trois gars ont monté une association) récit : poésie ou chansons en play-back (pas très gênant) sur l'intégration. Ces petits intermèdes sont interprétés par le groupe motivé qui a tombé la chemise en participant à la liste ouste-Douste. Cependant, alors qu'on craignait un discours-type (les pauvres émigrés victimes du racisme ambiant) rendu inefficace par

ces traits gauches, on est finalement surpris et touché par le périple de trois jeunes Toulousains (Farid, Farid et Kader) dont la candeur est à l'image du documentaire. Ces représentants des quartiers, perdus et prêts à tout pour exister, peuvent très bien s'investir à plein temps dans la vie civique ou voler une voiture qui passait par là. Mêlé aux témoignages sur les attitudes ahurissantes des CRS lors des émeutes, ce portrait de société a vite fait de remplacer les stéréotypes par un nouvel éclairage sur les millions de Français qui habitent dans des blocs. L'autre intérêt de ce film, attachant parce que sincère, est la précision suivante : Chirac et ses notables (ici Baudis) ont un souci électoral pour la « France blanche d'en bas » ; pour preuve ce discours de 1991 où le locataire de l'Elysée, à l'époque au plus bas, se jette dans un thème hitlérien : le pain des Français blancs qui puent pas. La morale ? C'est qu'il n'y en a pas.

Emmanuel Germond

Estampe academy

Ivre de femmes et de peinture (Corée du Sud-1H57) D' Im Kwon Taek avec Choi Min-Sik, Ahn Sung-Ki, You Ho-Jeong, Kim Yeo-Jin

Le grand peintre coréen Ohwon n'est peut-être pas très connu des amateurs d'art occidentaux, mais dans son pays, il a la notoriété d'un Renoir. Issu d'un milieu misérable il parvient pourtant, à une époque où cela semblait inconcevable, à atteindre une renommée extraordinaire qui lui valut de peindre pour la famille royale. Bon vivant, violent, buveur et d'un caractère coriace, cet Ohwon ferait presque penser à Van Gogh dont la folie et les accès de rage contre l'académisme font d'ailleurs un parfait personnage de cinéma. Cette biographie qui ne sait pas choisir qui de l'homme ou de sa peinture mérite le plus d'attention ne suit hélas pas les traces de celui dont elle retrace la vie. Entre l'apprentissage d'une technique qui n'appartient qu'à lui (et qui donne certes l'occasion de découvrir la subtilité d'un art méconnu), les plaisirs de la chair et l'engagement politique, on saura presque tout ce qu'il est possible de savoir (ou d'imaginer, car le cinéaste avoue avoir un peu brodé, Ohwon n'ayant pas écrit les *Lettres à Théo* coréennes)



sur le peintre. Pas un instant on a le sentiment d'être devant une œuvre d'art, tant la mise en scène est plate et sans imagination. Étonnant vraiment que cette œuvre à l'académisme indéniable ait valu à son auteur le Prix de la mise en scène Cannes 2002. Certes la nature coréenne et les robes des femmes de plaisir recèlent une photogénie intrinsèque qu'Im Kwon Taek, soixante-six ans, quatre vingt dix sept films à son actif (!) aurait eu du mal à ne pas exploiter. Mais de belles images suffisent-elles à rendre contemplatives des scènes de contemplation et créatif un film sur la création ? Non. Faute d'un montage qui sache vraiment prendre le temps et d'une narration qui ne donnerait pas l'impression de sortir d'un livre d'histoire, ce *biopic* exotique finit par nous faire bailler d'ennui.

SC

Séduction en mode mineur (USA - 1h 28) de Gary Winick avec Sigourney Weaver, Aaron Stanford... Variétés 13h55 20h

The Tune Animation (USA - 1h 12) de Bill Plympton Mazarin 16h 21h30 (sf ven)

Exclusivités

Ah si j'étais riche ! (France - 1h 45) de Michel Munz et Gérard Bitton avec Jean-Pierre Darroussin, Valeria Bruni-Tedeschi... Bonneveine 14h 16h05 18h 10 20h 15 22h20 Capitole 10h 15 12h30 14h45 17h 15 19h45 22h Madeleine 10h45 (dim) 14h 16h40 19h20 21h50 Prado 10h (dim) 14h20 17h 19h40 22h05 3 Palmes 11h (sam dim) 13h30 16h 19h 15 (sf ven sam dim : 19h) 21h45 (sf ven sam dim : 21h30) Plan-de-C^o 11h 15 14h 16h30 19h 22h Cézanne 11h 10 14h20 16h40 19h05 21h30

All or nothing (GB - 2h 08) de Mike Leigh avec Timothy Spall, Lesley Manville... Chronique de voisinage, touchante et, surtout, universelle César 17h50, film direct

Aram (France - 1h30) de Robert Kéchiyan avec Simon Abkarian, Lubna Azabal... Un polar décliné à la sauce arménienne : intéressant César 16h, film direct Madeleine 14h (sf mer sam) 16h30 19h20 21h50

Au plus près du paradis (France - 1h40) de Tonie Marshall avec Catherine Deneuve, William Hurt... Chambord (VO) 14h 15 19h 15

Balzac et la petite tailleuse chinoise (Chine/France - 1h 56) de Dai Sijie avec Zhou Xun, Kun Chen, Liu Ye... Charmant mais d'un intérêt limité Mazarin 16h30 (dim lun)

Bloody sunday (Irlande - 1h50) de Paul Greengrass avec James Nesbitt, Tim Pigott-Smith... Primé à Berlin et Sundance, les événements du dimanche sanglant comme si on y était. César 22h20, film direct

Bowling for Colombine Documentaire (USA - 2h) de Michael Moore. Drôle, terrifiant et pédagogique Variétés 16h30 21h50 Mazarin 16h30 (mar) 18h45 (dim lun) 21h (dim lun)

Le Bruit, l'odeur et quelques étoiles Documentaire (France - 1h48) d'Eric Pittard avec Zebda Voir critique ci-contre Renoir 17h30 (sf mer)

Décalage horaire (France - 1h30) de Danièle Thompson avec Juliette Binoche, Jean Reno... 3 Palmes 11h (sf mer sam dim : 15h30 16h 19h

Dragon Rouge (USA - 2h04) de Brett Ratner avec Anthony Hopkins, Edward Norton... (Int. - de 16 ans) Chambord 16h30 21h30 3 Palmes 14h (sf sam dim) 16h45 (sf sam dim) 19h30 (sf ven sam dim) 22h 15 Plan-de-C^o 11h 15 14h30 17h 19h30 22h 15 Cézanne 11h20 14h 16h35 19h 10 (sf jeu mar) 21h45

Embrassez qui vous voudrez (France - 1h 43) de Michel Blanc avec Jacques Dutronc, Charlotte Rampling... Comédie chorale habile, aux réparties savoureuses, élégamment mise en scène Chambord 16h40 19h10

Etre et avoir Documentaire (France - 1h 44) de Nicolas Philibert César 13h50, film direct Mazarin 14h20 (dim lun mar)

La Folie des hommes (Italie/Fce - 1h 56) de Renzo Martinelli avec Michel Serrault, Daniel Auteuil... Chambord 14h 10 21h30 Plan-de-C^o 11h 15 (sf mer sam dim) 14h (sf mer sam dim) 16h30 (sf mer sam dim) 19h 21h30

L'Homme sans passé (Finlande - 1h37) de Aki Kaurismäki avec Markku Peltola, Kati Outinen... L'humour doucement absurde et la beauté de la mise en scène font de cette « histoire simple » l'un des grands films de l'hiver César 15h50 20h20 22h20 Mazarin 14h 19h25

Insomnia (USA - 1h56) de Christopher Nolan avec Al Pacino, Robin Williams... Un remake très réussi qui endort brillamment la vigilance des producteurs Bonneveine 16h40 21h40 Capitole 10h 15 (sf dim) 12h35 14h55 (sf jeu) 17h 15 (sf jeu) 19h40 (sf jeu) 22h Madeleine 19h20 21h50

Prado 10h (dim) 14h 16h40 19h20 22h 3 Palmes 11h (sam dim) 14h 16h45 19h30 22h 15 Plan-de-C^o 11h 15 14h30 17h 19h30 22h 15 Cézanne 11h20 14h 16h40 19h20 22h

Avant-premières

C'est le bouquet ! (France - 1h39) de Jeanne Labrune avec Sandrine Kiberlain, Jean-Pierre Darroussin... Capitole lun 19h45

Fashion victime (USA - 1h49) d'Andy Tennan avec Reese Witherspoon, Josh Lucas... Plan-de-C^o jeu 21h

Respiro (Italie/France - 1h30) d'Emmanuele Crialesse avec Valeria Golino, Vincenzo Amato... Mazarin sam 20h (Clôture du Festival Tous Courts, remise des prix à 22h)

La Turbulence des fluides (France - 1h55) de Manon Briand avec Pascale Bussièrès, Julie Gayet... Prado lun 21h

24 heures de la vie d'une femme (France -) de Laurent Bouhnik avec Agnès Jaoui, Michel Serrault... 3 Palmes ven 19h30, en présence de L. Bouhnik et A. Jaoui

Nouveautés

Bienvenue à Collinwood (USA - 1h 20) d'Anthony et Joe Russo avec Sam Rockwell, William H. Macy... Prado 10h (dim) 14h 15 16h25 18h35 20h45 22h30 Variétés 14h 18h 10 20h 10 Plan-de-C^o 11h 14h 16h 18h 20h 22h Renoir 13h45 17h40 21h40

Bord de mer (France - 1h 28) de Julie Lopes-Curval avec Bulle Ogier, Hélène Fillières... Prado 10h (dim) 14h05 16h 15 18h25 20h35 22h30 Mazarin 13h45 19h40

Le Chemin des lucioles (Japon - 1h 54) de Yasuo Furuhashi avec Ken Takakura, Yuko Tanaka... Mazarin 15h30 (sf jeu) 21h20 (sf ven)

Dans ma peau (France - 1h 35) de et avec Marina De Van avec Laurent Lucas, Léa Drucker... (Int - 16 ans) Variétés 15h50 22h05 Renoir 15h40 17h30 (mer) 21h30

Fulltime killer (Hong Kong - 1h 35) de Johnnie To & Wai Ka Fai avec Andy Lau, Takashi Sorimachi... (Int. - 12 ans) Variétés 14h 10 19h50 22h

Harry Potter et la chambre des secrets

(GB/USA - 2h 40) de Chris Columbus avec Daniel Radcliffe, Rupert Grint... Bonneveine 14h 17h30 21h Capitole 10h 15 11h 15 13h30 14h30 16h45 17h45 20h 15 21h 15 César 14h 17h20 20h40 Chambord 14h 17h 15 20h30 Madeleine 10h45 (dim) 14h 14h30 17h30 18h 15 21h 21h30 Prado 10h (dim) 14h 15 14h40 17h20 18h 10 20h25 21h40 3 Palmes 11h (sam dim) 13h30 15h 16h45 18h 15 20h 21h30 Plan-de-C^o 11h 15 14h30 15h 18h 19h 21h30 22h 15 Cézanne 10h50 11h30 14h 10 15h 17h30 18h20 21h 21h35 Renoir 14h05 18h 10 21h 15

René (France - 1h25) d'Alain Cavalier avec Joël Lefrançois, Nathalie Malbranche... Renoir 13h50 19h35

● Besoin de mettre une tête sur un numéro ?



PUBLICIS CONSEIL - Crédit photo : Getty-images



Tous les renseignements



Prix d'un appel normal + 0,95 €

Annuaire inversé*

www.sfr.fr

groupe cegetel 
1^{er} OPÉRATEUR PRIVÉ DE TÉLÉCOMMUNICATIONS

Service accessible à tous les abonnés SFR et Clients
*Hors numéros prépayés et liste rouge.





Avant de rouler
des mécaniques
**pensez
au contrôle
technique...**

...dépistage  → SIDA - HEPATITES - MST

PLUS D'INFOS SUR VOTRE RADIO > RADIO SOLEIL 87.7 FM > RADIO GALÈRE 88.4 FM > RADIO GRENOUILLE 88.8 FM > RFM 89.2 FM > SKYROCK 90 FM > RADIO JM 90.5 FM > RADIO STAR 92.3 FM > RADIO CAMARGUE 94.6 FM > NOSTALGIE 96/98.3 FM > SOLEIL FM 96.3 FM > RADIO GAZELLE 98 FM > CHÉRIE FM 100.1 FM > DIVA FM 100.5 FM > RADIO GOLFE D'AMOUR 101.6 FM > RTL 2 101.7 FM > EUROPE 2 102.3 FM > FUN RADIO 103.1/99.6 FM > FRANCE BLEU PROVENCE 103.6 FM > MISTRAL 106 FM > NRJ 106.4 FM > VITAMINE 107.2.



Sida Info Service
0 800 840 800

24 h sur 24 . confidentiel, anonyme et gratuit

